

Ted Conover : « En prison, il faut combattre son instinct animal »

En 1998, un journaliste américain se fait embaucher comme gardien à Sing Sing. 20 ans plus tard, son livre est enfin traduit en français. Entretien.

Il y a des institutions où les journalistes ne sont pas les bienvenus : l'armée, l'Église, ou encore les prisons. Aux États-Unis, dans les années 1980-1990, les établissements pénitentiaires poussent comme des champignons pour endiguer la vague de criminalité. Avec l'instauration des peines planchers pour les infractions liées aux stupéfiants par Richard Nixon, le nombre de détenus grimpe de 500 000 en 1980 à 1,8 million en 1998. Ils sont aujourd'hui 2,2 millions, soit 25 % de la population carcérale dans le monde. Pour s'occuper de tous ces détenus, les États embauchent 239 229 agents correctionnels à travers l'Amérique, au début de l'année 1998. Dans l'État de New York, les 71 prisons (fédérales comme nationales) deviennent en 2000 le second pourvoyeur d'emplois, derrière l'industrie de la télécommunication. Mais malgré l'importance prise par le secteur et les problèmes qui l'accompagnent (traitement des détenus, surpopulation, réinsertion, etc.), les prisons restent un univers très opaque. En 1996, Ted Conover, anthropologue de formation devenu journaliste d'immersion, décide d'infiltrer la mythique prison de Sing Sing, située à 50 kilomètres au nord de New York, notamment pour le compte du New York Times Magazine. Depuis sa mise en service en 1826, Sing Sing est l'un des établissements de haute sécurité les plus importants de l'État, avec Auburn et Attica. En 1998, 2 369 détenus y étaient enfermés. Pendant dix mois, le journaliste américain, alors âgé de 40 ans, travaille comme sur-

veillant dans le plus grand secret. Un an plus tard, il publie son livre New-Jack (traduit aux Éditions du sous-sol), dans lequel il raconte de l'intérieur le système carcéral américain, ses détenus, ses gardiens, la bureaucratie et le racisme, la violence souvent, l'empathie plus rarement. L'enquête édifiante, écrite à la première personne, est finaliste du prestigieux prix Pulitzer en 2001. Dix-huit ans plus tard, son ouvrage reste interdit à Sing Sing. Il faut dire qu'il n'a rien perdu de son actualité. De passage à Paris pour la sortie de son livre en français, Ted Conover a accepté de revenir sur son immersion profondément marquante. Entretien. Le Point : Comment vous est venue l'idée d'infiltrer Sing Sing ? Ted Conover : « Je voulais écrire sur le système carcéral parce que c'était et c'est toujours un gros problème. Les États-Unis enferment un grand nombre de gens de couleurs, et certaines de nos prisons estiment qu'elles n'ont pas à répondre aux journalistes ni au public. Elles n'organisent pas de visite et je me suis dit que c'était anormal. Dans l'État de New York, par exemple, le secteur de la détention, en 2000, était le deuxième pourvoyeur d'emplois derrière les entreprises de télécommunications. Donc, elles ont un énorme budget (80 milliards de coûts au niveau national en 2010, NDLR), et un fort impact social. Le New Yorker m'avait demandé d'écrire sur les agents correctionnels, mais la prison a refusé. Sing Sing, ce n'est pourtant pas Guantánamo. Et même si c'était Guantánamo, on devrait pouvoir y entrer plus facilement. Donc, j'ai fait

ma demande pour être maton. Entre les examens et les résultats, j'ai dû attendre 3 ans avant d'être embauché. Vous dites que vous avez toujours été intéressé par le sujet de l'incarcération. Pourquoi cette fascination ? Mon premier livre était sur les hobos (une communauté de vagabonds américains qui voyagent dans les trains de marchandises, NLDR), le mouvement, la liberté. Et la prison, c'est le même sujet, mais dans l'autre sens : l'absence de liberté. Donc, c'était un moyen de boucler la boucle. L'incarcération m'a toujours fait peur. Je suis claustrophobe, mais surtout contre-phobique, c'est-à-dire que je cherche en permanence à affronter mes peurs. Ted Conover (deuxième rang, troisième en partant de la gauche) est passé par l'académie de formation d'Albany qui forme les agents correctionnels. Dans la plupart des prisons américaines, les surveillants sont blancs et les détenus afro-américains et hispaniques. © Ted Conover Lorsque vous infiltrerez Sing Sing, les Afro-Américains composent 56 % de la population carcérale, les Hispaniques 32 %, et les Blancs autour de 10 % . Encore aujourd'hui, la situation n'a pas beaucoup changé. La prison accentue-t-elle les tensions raciales aux États-Unis ? Oui, c'est pire que dehors. Du fait de la surreprésentation des gardiens blancs, beaucoup de détenus comparent la situation à l'Apartheid, et d'un côté il y a un peu de ça. Les prisonniers qui avaient l'habitude de traîner avec des gens de toutes les couleurs ne peuvent plus se comporter comme ça sous peine d'être considérés comme des traîtres. Si t'es un

Noir, tu traînes avec les Noirs. C'est terrible. Ça devrait améliorer la diversité, mais au contraire ça la restreint. La réalité de l'autodéfense en prison oblige les prisonniers à s'organiser autour de leurs caractéristiques communes : la couleur de peau, les gangs. La prison est ultra-sectaire. Il n'y a pas de Blanc qui joue au basket en prison, par exemple. Quant aux gardiens noirs, ils sont considérés comme des parias. La prison déforme toutes les relations sociales. Comment conciliez-vous votre rôle de journaliste avec le métier de maton au quotidien ? Il y a beaucoup de dilemmes éthiques quand on est un journaliste infiltré en prison. On ne peut pas être un journaliste traditionnel, puisqu'un reporter déclare son identité à ses interlocuteurs. Moi, je ne pouvais pas le faire, car c'était la seule façon d'obtenir la réalité sur les prisons. Mais c'était très dur, parce qu'en tant que gardien, je ne pouvais pas être impartial. Je me souviens de ce prisonnier, Habib, condamné à une longue peine pour viol, mais qui prétendait être innocent. La plupart disent ça, donc je n'ai pas cherché à savoir pourquoi. C'est ce qu'on vous apprend à l'école des surveillants de prison. Un jour chez moi, je regarde la télévision et j'entends que son avocat est parvenu à l'innocenter grâce aux tests ADN. J'étais choqué et rongé par la culpabilité : non seulement, je ne l'avais pas cru, mais en plus je l'avais enfermé de mes propres mains. J'avais été partie prenante de l'injustice dont il avait été victime. « La réalité de l'autodéfense en prison oblige les prisonniers à s'organiser autour de leurs caractéristiques communes : la couleur de peau, les gangs » Vos stéréotypes sur la prison se sont-ils confirmés pendant votre immersion ? On a tous l'image du détenu violent et brutal. Les films perpétuent cette image sauvage des criminels et il y a toujours

un peu de vrai. La prison encourage certains comportements. Si vous arrivez en tant que personne équilibrée, vous allez avoir du mal à ne pas changer. La prison vous endurecit, vous rend antipathique, y compris moi. Et si vous voulez garder de la bonté en vous, il faut combattre cet instinct animal. Chaque jour, il y avait des pressions sur moi pour me faire céder. Un des tournants de mon livre, c'est le moment où je me prends un coup de poing et un crachat par un détenu. Je me suis senti humilié, et je détestais tout le monde dans les jours suivants. Je voulais brûler toute la prison. Les matons les plus expérimentés savent que cet environnement est malsain. Vous avez dû garder votre travail secret pendant presque un an. Comment gériez-vous cette solitude psychologique ? C'est ça le pire avec l'immersion, on ne peut en parler à personne alors qu'on en a vraiment besoin. Ma femme était au courant, mais je lui épargnais beaucoup de détails violents. Imaginez chaque jour, avoir le sentiment de donner des ordres à des hommes qui pourraient vous broyer d'une main. La première fois est la plus perturbante : où se placer face au prisonnier ? Faut-il le regarder dans les yeux ? Faut-il s'imposer par la voix ? En fait, on essaye d'être le plus impersonnel, de ne pas montrer sa peur. Mais ce n'est que du mensonge, c'est comme au théâtre, on apprend à jouer les durs. Je suis devenu un très bon acteur dramatique (rires). En réalité, j'étais rongé par la peur tous les jours. D'ailleurs, j'ai eu des syndromes de stress post-traumatique pendant trois ou quatre années après, des cauchemars en permanence. Qu'est-ce que votre expérience vous a appris sur le système carcéral américain ? Je n'avais pas encore lu Alexis de Tocqueville avant de rentrer en prison. Ce qui est dingue, c'est que nos prisons ont été

perçues comme un modèle, un idéal au XIXe siècle. Et elles l'étaient sûrement. Selon la doctrine américaine, vous enfermez un coupable dans une cellule individuelle avec une Bible, et il se repentait comme ça. C'était une expérimentation qui a échoué, mais au moins on a essayé. Aujourd'hui, il n'y a plus de courage, plus d'expérimentation dans ce milieu. On a plein d'imagination dans le secteur du divertissement, ou de l'armement, mais pas dans le secteur carcéral. Les peines planchers ont été réformées et la population globale incarcérée baisse, mais Jeff Sessions, le procureur général, veut revenir à une justice stricte, comme dans les années 90. Depuis que Trump est devenu président, il y a aussi le problème des prisons privées qui inquiète : elles économisent l'argent public, mais en contrepartie elles payent moins les agents correctionnels, investissent moins dans les traitements médicaux ou dans la nourriture des détenus. Tout est pire dans la prison privée, sauf le coût. « Imaginez chaque jour, avoir le sentiment de donner des ordres à des hommes qui pourraient vous broyer d'une main » Quel est votre souvenir le plus marquant ? L'échec de notre système carcéral peut être résumé en une anecdote : un jour, j'escorte un prisonnier au bloc psychiatrique pour qu'il prenne son traitement. Je lui demande la durée de sa peine et il me répond : « Gardien, je serai là jusqu'à ce que le soleil s'éteigne. » Il devait avoir 22 ans. Comment peut-on mettre un gosse aussi longtemps en prison ? Ça n'a pas de sens. Même s'il a tué quelqu'un, est-ce qu'il mérite de passer toute sa vie derrière les barreaux ? C'est une extinction de l'espoir qui est inutile. Aucune institution ne devrait tuer l'espoir. ■

par Louis Chahuneau

